Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 66 (1927)
Heft: 8

Artikel: Soyez de bonne humeur
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-220897

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le jour de boucherie demande un grand concours de bonnes volontés. La tante Fanchette, par exemple, est unique, au village, pour préparer la tête marbrée que son voisin M. Plud'hun, professeur retraité, s'obstine à nommer « fromage de cochon », vocable incompréhensible pour nos oreilles. Des personnages jouant leur rôle dans les affaires du pays, ne dédaignent pas, tels les souverains sacrificateurs de l'antiquité, venir porter le couteau dans les lards moelleux et dépecer cette belle chair rose et blanche, rappelant les lys et les roses. Un mandataire du peuple à Lausanne et à Berne, s'il vous plaît, homme jovial, serviable (pour ne pas parler d'autres qualités indispensables à la politique), dont le souvenir persiste, bien vivant, au Pied du Jura, se mettait volontiers au service de ses concitoyens pour le jour de boucherie. Mais il faisait ses réserves, en député conciencieux, pour le cas où la solennité coïnciderait avec les sessions parlementaires. On raconte bien, dans la récente biographie de M. Gladstone, que l'illustre homme d'Etat ceignait le tablier et retroussait ses manches pour mettre la main à la confection, qui est un rite de l'autre côté de la Manche, du poudding de Noël...

A Lausanne, la capitale, il n'y a pas si vieux qu'on égorgeait encore les cochons sur la voie publique (pas à St-François ou à la rue de Bourg, cela va sans dire), mais dans nos venelles amicales et tortueuses. Le père Guintz, de légendaire mémoire, y buvait à longs traits non seulement le petit blanc, compagnon obligé de la fricassée, les jours de boucherie, mais la vraie gloire. C'était ses grandes journées, épicées de facéties et de calembours.

* * *

Le cochon constitue aussi, soit dit sans plaisanter, un signe de l'ascension sociale des ménages besogneux à la campagne: journaliers, tout petits agriculteurs, humbles artisans. Lorsqu'un de ces modestes mais combien respectables travailleurs arrive à engraisser un porc, c'est un pas de fait et un tout sérieux. « Il a fait boucherie » annonce-t-on le soir à la « fruitière », cela veut dire travail, épargne, et aussi le coup d'épaule qu'un voisin plus à l'aise vous donnera.

Le porc, pourvoyeur de nos ménages, pourvoyeur de crédit. Monselet, qui lui consacra des vers admirables eut raison :

Comme dans notre orgueil nous sommes bien venus
A vouloir, n'est-ce pas, te reprocher ta fange ?
Adorable cochon, animal roi ! — cher ange !

ARMAND, TU PARLES !...

ARMAND, pour l'appeler ainsi, est un fonctionnaire retraité vivant en chair et en os parmi nous. De puissante carrure et de constitution extraordinairement robuste, il est un véritable hercule et nargue de ses 73 ans révolus la fuite du temps, aussi ne lui procurez-vous pas un mince plaisir lorsque, trompé par les apparences, vous retranchez en toute bonne foi trois à quatre lustres de son âge.

Armand possède, comme tous les caractères bien marqués, des amis et des ennemis. Ses amis se recrutent parmi ceux qui ne le prennent pas à la lettre et qui s'amusent de ses travers et de son entrain. Ses ennemis sont ces hommes à tempérament sanguin que son grain de vantardise fait sauter en l'air, car, il faut bien le reconnaître, Armand manifeste fréquemment, comme les enfants mal élevés, une jactance peu commune. Il sait et fait tout mieux que ses compagnons et quand le destin daigne le favoriser en quelques manière, vous le voyez emboucher les trompettes de la renommée et publier l'événement à tous les vents. N'allez pas le contrecarrer sérieusement, sinon malheur à vous ; pendant des mois, toutes les buvettes de la ville retentiront des échos de votre querelle. D'autre part, s'il est en veine de plaisanter et qu'aucun fait nouveau n'alimente la conversation, Armand ressassera pour la centième fois les prouesses de sa jeunesse. Brillant gymnaste, chanteur au gosier profond, il était alors répandu un peu dans tous les milieux de la ville, Après une joyeuse agape, telle qu'on savait les organiser dans le bon vieux temps, les flagorneurs et ceux qui aimaient à rire aux dépens d'autrui, ne manquaient jamais, derrière son dos, de tirer les ficelles. Toujours prêt à s'afficher, le bel Armand ne se faisait aucunement prier pour accomplir les tours les plus abracadabrants. C'est ainsi qu'à diverses reprises il escalada en pleine nuit, sans trop de peine, deux étages pour aller vider les pots de lait que de bonnes ménagères avaient placés à l'air frais sur le rebord extérieur de la fenêtre. S'arrogeant des droits de propriétaire, il se permit de remiser des véhicules de différentes grandeurs tantôt sous la Grenette, tantôt dans les eaux du lac. Et jamais le commissaire Potterat ne réussit à lui mettre la main au collet !

L'ami Armand a eu de tout temps l'habitude de passer la plupart de ses soirées à la pinte. C'est pour lui un besoin, non pas qu'il ait le foie tourné du côté du soleil, mais parce qu'il aime passionément à s'entendre pérorer et à donner son avis sur toutes choses connues et inconnues. Du dimanche au vendredi, malgré les répétitions des deux sociétés de chant auxquelles il appartient encore, il se rentre relativement de bonne heure, le cercle des auditeurs étant, ces jours-là, plutôt clairsemé. En revanche, le samedi soir, jour de grande affluence, se sentant stimulé de droite et de gauche, il a l'habitude de s'oublier régulièrement. Autrefois, Louise, sa femme, l'attendait en vain le samedi jusqu'à une heure fort avancée de la soirée. Les premiers temps de leur mariage, Louise patienta. Plus tard, lorsque l'amour, un peu écorné par les vicissitudes de la vie commune, fut moins enclin aux concessions, la brave femme, qui bûchait drû tant que la journée était longue, commença à laisser percer sa mauvaise humeur et à trouver de mauvais goût ce besoin constant d'épanchement hors de son chez soi. Plus tard encore, ses bonnes paroles restant vaines, elle éleva le ton. Deux, trois fois, Armand revendiqua de son côté, sur le même air de fausset, sa liberté d'homme fait. Glapies en mineure, ces mélodies poussées dans les hautes notes, devinrent criardes à l'excès. Il y eut même des éclairs et du tonnerre, mais pas de grêle cependant, car on se respectait mutuellement et ni l'un ni l'autre n'était au courant des dernières créations de la musique moderne. Huit jours après une symphonie de première grandeur, Armand, ne voulant pas céder devant les éclats de voix de sa digne épouse, s'en revint au logis une bonne heure plus tard que d'habitude. En route, il se prépara à faire face à l'orage qu'il sentait s'amonceler à l'horizon. Il taperait du poing sur la table sans se gêner et parlerait si fort que sa femme, par égard pour les autres locataires, serait bien obligée de rengaîner sa langue pointue. Rasséréné par cette perspective, il monta les escaliers de son logement avec aplomb et entra dans la chambre à coucher en frappant du talon, signe infaillible de son humeur belliqueuse. Saisir une allumette, s'avancer vers la table qui occupait le milieu de la pièce et allumer la lampe à pétrole qui s'y trouvait placée, fut l'affaire de deux mouvements et de trois temps. Et maintenant, en avant le concert ! Par galanterie sans doute, il voulut laisser à Madame l'honneur du prélude. Dans ce but, il se tourna de son côté, attendant qu'elle ait entonné les grands accords. Mais, Louise faisait face à la muraille et ne paraissait nullement se préoccuper de son incorrigible Armand. Celui-ci, plus que surpris par cette réception imprévue, réfléchit un instant. Ne trouvant aucune solution au problème, il prit la lampe et soigneusement, gravement, se mit en devoir de faire le tour de la chambre, examinant chaquee coin et rcoin comme s'il y cherchait un objet perdu. Louise, sentant qu'il se passait quelque chose d'insolite, guigna par dessus l'épaule, se retourna enfin tout à fait et, fort intriguée, contempla cette grosse silhouette mouvante qui se profilait sur la paroi et dont l'ombre dansait au plafond ; elle chercha, elle aussi, la solution du problème, puis de guerre lasse, apostropha son mari d'un ton très sec en lui demandant :

— Qu'est-ce que tu cherches ?

Armand, courbaturé par tant de génuflexions, se redressa soulagé et dans un profond soupir exhala cette brève réponse :

— Ta langue !

Louise, sans rien répliquer, se retourna du côté de la muraille en se disant que vis-à-vis de fanfarons et de grands parleurs, c'est évidemment le silence absolu qui fait le plus d'impression. La brave femme avait raison, car malgré les 40 ans qui nous séparent de cette nuit mémorable, Armand narre encore, comme si la chose datait de hier, les péripéties de cette rencontre où il sut agir avec un incontestable humour, fait que nous voulons bien concéder puisque cela est nécessaire à son bonheur. *Aimé Schabzigre.*

SOYEZ DE BONNE HUMEUR

Le meilleur conseil à donner pour la conduite de la vie est un remède de bonne femme. Je le formule ainsi :

Soyez de bonne humeur.

Un point, c'est tout.

D'abord, la bonne humeur exclut la méchanceté. Et la meilleure ligne de conduite est celle toute blanche, toute droite, toute lumineuse que trace la bonté.

Pas la bonté avec un B majuscule, la bonté dont on fait des livres, des drames, des déclamations et de la politique. Mais la vraie, la lumineuse, la tendre, la spirituelle, la simple bonté.

C'est difficile d'être bon quand on est hargneux et maussade.

Un méchant, un vrai méchant, n'a jamais poussé un vrai éclat de rire.

Soyez de bonne humeur !

N'allez pas entre les devoirs de la vie tête *basse* et genoux tremblants comme un cheval de fiacre entre ses brancards.

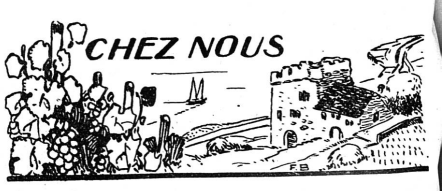
Vivez joyeux selon l'éternel conseil du maître.

Ne croyez point que la mélancolie soit une attitude et la gravité une force.

Opposez aux embêtements journaliers le bouclier de votre bonne humeur ; il sera d'airain contre ces coups d'épingle.

Haussez souvent les épaules et ne vous mettez jamais en colère.

Enfin, ayez un bon estomac et méfiez-vous des conseils en songeant qu'ils sont souvent intéressés, souvent donnés à la légère et que l'on trouve en soi-même d'excellentes inspirations parce que ce n'est pas votre cœur qui bat dans la poitrine des autres. Voilà ! *Henry Duvernois.*



A L'INSPECTION

C'ETAIT jour d'inspection à Goumoens-le-Taulard, et le détachement était aligné dans la cour du collège. Le major feu X..., que beaucoup d'entre nous ont connu, en particulier ceux qui approchent de la cinquantaine ou qui la dépassent, fonctionnait comme inspecteur d'armes. Il avait une façon à lui de souligner toutes ses remarques ou observations par des traits d'esprit qui n'étaient pas toujours du goût de ceux à qui ils étaient adressés. On connaissait ses petites manies et on lui pardonnait d'autant plus que c'était un parfait brave homme qui, sous des allures de sévérité, cachait un bon cœur. Il n'avait pas de prédilection marquée pour les armes spéciales (tous ceux qui n'avaient pas de fusil), et détestait franchement les trompettes, qu'il traitait de fainéants et de saoûlons, ce qui était à notre humble avis exagéré. Aussi, il réservait ce qu'il avait de plus épicé pour ces derniers.

Comme d'habitude, chacun passait à son tour pour faire vérifier son arme puis s'en retournait dans le rang.

Le Carabinier Lecoitron était devant le major qui, avant de passer à l'examen de son arme, le